

Une histoire de haute fidélité **Virginie DESPENTES**

Hubert Artus, Lire, février 2015

C'est son retour à la fiction. Plus qu'un roman, Vernon Subutex est le début d'une autre aventure chez Virginie Despentes. L'occasion de retracer un parcours littéraire parmi les plus modernes de notre paysage romanesque actuel. Entre culture rock, féminisme hardcore et obstination au travail.

Il y a beaucoup d'elle-même, dans Vernon Subutex. Avant de donner son titre au roman, ce drôle de nom était d'ailleurs celui de son compte sur Facebook, à l'époque du film *Bye Bye Blondie* (2011). A présent, Subutex s'en est allé nommer un homme : un nouveau personnage de sa galaxie qu'elle a fait disquaire, et qui ramène aussi l'auteure vers son passé. Cette période où elle gravitait dans le circuit du rock alternatif. Alors oui : *Vernon Subutex, 1*, tout en inaugurant une période nouvelle, est aussi un singulier bilan personnel, générationnel et culturel. Pour l'auteure, comme pour ses lecteurs.

Génération Bérurier Noir

Si Virginie vient au monde à Nancy, en 1969, de parents postiers et syndicalistes, elle est née une seconde fois à Lyon, où elle débarque à 17 ans. La raison officielle : une inscription en université, pour un cursus Culture et communication. La vraie raison : vivre dans une « ville excitée ». Et oublier une adolescence en vrac, marquée par un séjour en hôpital psychiatrique à 15 ans. La jeune femme n'a jamais vu la fac, mais est entrée à fond dans le milieu des fanzines, des concerts, des radios indés locales. Sans les connaître, elle suit alors les Bérurier Noir, fers de lance du rock alternatif et militant. Plus tard, elle les rencontrera. « *Tout ce milieu, tous ces gens, qui avaient sept ou huit ans de plus que moi, m'ont formée littérairement, musicalement et politiquement, témoigne-t-elle. Ils me voyaient comme une fille solide, mais perdue. Ils m'ont aidée à me rassembler. Ma fac, ça a été ça.* »

Rassemblée, elle se met à écrire des textes, des musiques, des chroniques de rock. Elle alterne aussi les jobs alimentaires : des ménages, mais aussi des peep-shows, dans un milieu du sexe qui la fascine déjà. La capitale des Gaules, dans la galère, lui donne conscience de sa forte plume, et achève d'activer chez elle la fonction révolte punk féministe. Une ville qu'après sept ans elle quitte pour Paris, au moment où ses amis musiciens vont aussi voir ailleurs. C'est à cette période qu'entre en gestation artistique un drame plus ancien : ce viol, subi en juillet 1986, alors qu'elle rentrait de Londres en auto-stop avec une copine, et qui ne sera verbalisé que bien plus tard.

Despentes est la première femme à écrire la violence crue et punk, dans une période où le grunge et la crise deviennent le leitmotiv de la décennie

Pour l'heure, arrivant à Paris, Virginie veut être journaliste : des chroniques rock, toujours, mais aussi d'autres sujets en réserve, pour lesquels elle démarche « *tous les journaux féminins, tous* ». Son projet ? « *Témoigner de l'endroit d'où je venais : les peepshows, le strip-tease, le milieu porno. Raconter ça de l'intérieur, montrer comment ça fonctionnait, qui embauchait qui.* »

On s'en doute : aucun ne lui a répondu. S'ensuivent des mois à être hébergée de-ci de-là. Un nomadisme qui a assurément nourri le sort de Vernon Subutex. Pendant ce temps, elle continue les jobs sans lendemain, se prostitue à l'occasion, mais risque sa peau dans un autre boulot : en manipulant des produits pour les laboratoires Fuji, elle subit une importante réaction allergique. Contrainte à l'isolement total, elle décide alors de se reclure chez ses parents. Le fruit est presque mûr. Il verra le jour « *en trois quatre semaines, comme j'aurais écrit un morceau* ». Nous sommes en 1993 et Virginie vient d'écrire *Baise-moi*.

Des sept éditeurs à qui elle envoie son manuscrit, un seul lui répond, par lettre manuscrite : Christian Bourgois *himself*, impressionné certes, mais pas preneur.

L'auteure ne s'en étonne guère : « *J'étais tellement habituée à ce que les majors à qui on envoyait des démos ne répondent jamais...* »



Virginie Despentès : une auteure qui colle à l'époque.

Dirigeant alors *Intox*, magazine des cultures de la rue qu'il avait créé, Florent Massot se rappelle cette anecdote : « *Elle nous avait envoyé une cassette de son groupe de trip-hop, car elle lisait notre journal et voulait y être chroniquée. Mais le trip-hop, c'était trop soft pour nous.* » Quelques semaines plus tard, le même Massot découvre le manuscrit de *Baise-moi*, qu'il s'est fait passer par un de ses propres chroniqueurs. Coup de poing : « *J'ai toute de suite vu le livre générationnel. Le son, le ton, la rythmique, tout m'a frappé car c'était le décorum de ma génération.* » Publié en 1994 dans la toute fraîche collection poche Revolver, *Baise-moi* arbore alors une couverture noire à faire pâlir les non-initiés : un enfant se faisant exploser la cervelle dans une boulangerie, et cette mention – venue du rap – « Avis aux parents - Textes explicites ». Le roman, on s'en souvient, évoquait la dérive meurtrière de deux jeunes banlieusardes, carburant au bourbon et à la dope, matant des films pornos et consommant les mecs. Pour ce livre, Virginie (qui a choisi de taire son vrai nom) décide de prendre un pseudonyme, et de saluer les pentes de son ancien quartier de la Croix-Rousse, à Lyon. *Baise-moi* était lancé à la face de la France balladurienne, et Virginie Despentès était née. Le livre est remarqué par les magazines rock, par les amateurs de trash et par quelque trois mille acheteurs (chiffre de l'éditeur). Puis à l'automne 1995, c'est l'accélération : un passage télé chez Thierry Ardisson (sur Paris Première), suivi d'une invitation sur Canal Plus, dans l'émission phare *Nulle part ailleurs*. Et Massot de se souvenir : « *La chaîne m'a dit : "Votre auteure colle tellement à l'image de Canal que vous devez réimprimer au moins quinze mille exemplaires, car ça va cartonner !" Je l'ai fait, et on en a vendu quarante mille en quelques jours.* »

Vite devenue sujet de débat, Despentès est la première femme à écrire la violence crue et punk, dans une période où le grunge et la crise devenaient le leitmotiv de la décennie. Elle est aussi la première à mêler féminisme et pornographie. Le roman est encore dans toutes les librairies quand paraît le suivant, en 1996 : *Les Chiennes savantes*. « *Le livre-polaroïd d'une période à Lyon que j'ai adorée, dit son auteure, celle de la prostitution sur Minitel, qui était un moyen idéal de se faire trois ou quatre mille francs vite fait.* »

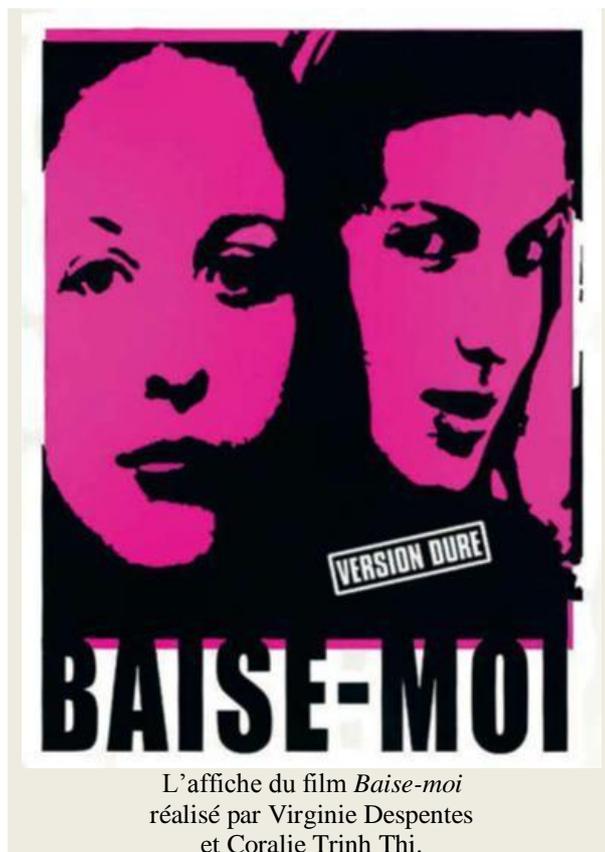
Patrick Eudeline est aujourd'hui un ami de Virginie Despentes. Ancien chanteur et guitariste du groupe Asphalt Jungle, devenu chroniqueur rock et écrivain, il avait illico identifié le son d'une femme qu'il connut plus tard : « *En France, on pensait que le rock était une culture exclusivement anglosaxonne. C'est faux. Nous avons ici une vraie écriture rock. Par exemple, il y a dans l'écriture de Virginie un son et un rythme tels qu'on ne peut mettre qu'une batterie derrière, si on veut l'accompagner. Derrière Jean d'Ormesson, dont j'aime beaucoup les livres, on mettra plutôt un violon.* »

Virginie doit autant aux Bérurier Noir qu'aux grunges californiennes de L7, le plus connu des groupes féminins d'alors avec le succès international de l'album *Bricks Are Heavy* (1992). Mais on ne comprend pas Despentes si on ne distingue pas les différentes poudres qui ont alimenté son biberon littéraire : Philippe Djian (« *lui, c'est la classe* »), Charles Bukowski (dont elle traduit en ce moment un recueil de poèmes), Kathy Acker ou encore James Ellroy (c'est en le lisant qu'elle trempa sa plume dans le roman noir). Quand, en 1998, Marion Mazauric, alors directrice littéraire des éditions J'ai lu, crée la collection Nouvelle Génération, elle choisit d'accueillir en poche l'auteure de *Baise-moi* : « *Il faut bien comprendre que les gens de cette génération ont été absolument seuls pour penser la modernité, et fonder leur œuvre. C'était une époque où la littérature française et la langue étaient académiques. Alors ils sont allés voir du côté des Anglo-Saxons, du rock et des littératures de genre. Houellebecq a eu le même problème.* » L'éditrice avait d'ailleurs lancé sa collection avec ces deux auteurs, et avait organisé des tournées promo qu'elle se rappelle fortement alcoolisées chez ses deux poulains. Elle se rappelle aussi « une grande méfiance de Michel envers le travail de Virginie, et une grande attente de celle-ci quant à ce que penserait Michel de son travail », concluant en souriant : « *Deux monstres se reniflaient.* » Plus tard, en 2010, la vie, qui comme chacun sait n'est pas faite de hasards, récompensera Despentes et Houellebecq le même jour, au même endroit : le Renaudot pour la première, le Goncourt pour le second. Et les deux se croisent de nouveau en cette rentrée d'hiver 2015.

Littérature, féminisme et pornographie

Mais revenons au tournant du siècle. Florent Massot ayant déposé le bilan, Despentes file chez Grasset, et pénètre des terrains plus intimistes avec *Les Jolies Choses* (1998), *Teen Spirit* (2002) puis *Bye Bye Blondie* (2004), autant de livres qui seront adaptés à l'écran. Des romans comme des chants d'amour à la culture punk, mais aussi des réflexions sur l'évolution de ceux qui en avaient vécu, sur les questions de fidélité, de maternité. On perçoit alors la façon dont l'auteure travaille ce qui l'obsède : les tabous féminins.

Et aussi l'importance pour elle d'auteures militantes comme Betty Friedan ou Judith Butler. Ce sont ces dernières qui ont guidé sa représentation de la féminité, sa réflexion sur la question du genre, mais aussi son rapport à la pornographie. On se rappelle qu'à l'époque de son arrivée à Paris elle aimait regarder et chroniquer des films pornos. En 2000, c'est d'ailleurs en voyant un de ces films, avec l'homme chez qui elle vivait, qu'elle est interpellée par le jeu de l'actrice porno Coralie Trinh Thi. Quelques mois plus tard, les deux femmes réalisent ensemble l'adaptation de *Baise-moi*, qui sort en 2001, avant d'être illico interdit aux moins de 16 ans, puis classé X, pour finalement être interdit aux moins de 18 ans à la suite d'une modification de la loi. L'expérience artistique comme les affres juridiques firent néanmoins se rencontrer deux femmes qui se considèrent aujourd'hui l'une et l'autre comme des « âmes sœurs ».



L'affiche du film *Baise-moi*
réalisé par Virginie Despentes
et Coralie Trinh Thi.

Fatalement, les travaux à venir allaient ramener l'écrivain sur le terrain hardcore. Paru en 2006, *King Kong Théorie* est la deuxième pierre fondatrice de son œuvre. Elle y écrit sur ce viol subi à 17 ans (« *Il est fondateur. De ce que je suis en tant qu'écrivain, en tant que femme qui n'en est plus tout à fait une. C'est en même temps ce qui me défigure, et ce qui me constitue* »), elle le politise (« *Le viol est un programme politique précis : squelette du capitalisme, il est la représentation crue et directe de l'exercice du pouvoir* »). Mais surtout, elle y pointe le fait qu'en trente ans aucun homme n'ait produit un texte sur la masculinité. C'est aujourd'hui encore son axe de réflexion sur la question du genre : « *Pourquoi la féminité serait-elle réservée aux femmes, et la masculinité aux hommes ? Pourquoi de nombreux individus ne pourraient pas désirer être les deux ?* »

« Je n'ai plus peur d'avoir de la puissance »

L'ouvrage fut écrit en pleine mutation personnelle : jusqu'alors hétérosexuelle, elle tombe amoureuse d'une femme, Beatriz Preciado, figure intellectuelle de la pensée transgenre, qui s'administre alors de la testostérone pour déconstruire l'identité sexuelle « *que lui assigne la société* » (in *Testo Junkie*, Grasset, 2008, réédité chez J'ai lu). Depuis neuf ans maintenant, et une vie commune entre Paris et Barcelone, l'écrivain Despentès trouve « *plus facile de construire des personnages féminins en étant lesbienne : mon rapport aux hommes est moins conflictuel* ». Poursuivant : « *Je n'ai plus peur d'avoir de la puissance.* »

C'est cette puissance que l'on sentait en 2010, dans *Apocalypse bébé*. Dont le couronnement par le prix Renaudot lui a permis, ventes à l'appui (107 400 exemplaires grand format et 40 000 en poche – chiffres Edistat, décembre 2014), de voir venir et de prendre le temps d'écrire.

Résultat : une sérénité que l'on se réjouit de lire dans *Vernon Subutex, 1*. Le projet global témoigne à lui seul de l'assurance acquise par l'écrivain : ce devait être l'histoire, courte, d'un type qui perdait son logement. Puis il est devenu disquaire. Puis il a retrouvé d'anciens clients, des copains et amis de « l'époque » (les années punk). Le livre est devenu une ronde de près de mille pages. Ce nouveau projet romanesque résume quasiment tous les livres précédents, tout en ouvrant clairement des pistes inédites. Comme, pour cette femme devenue fan de séries télé, cette façon de bâtir ses chapitres comme autant de microfictions sur un personnage, de le joindre au flux de l'histoire, avant de rebondir sur un autre. Plutôt que de tailler dans la chair dramatique initiale, dans laquelle il lisait « l'invention d'un genre nouveau chez elle : le roman picaresque postmoderne », son éditeur Olivier Nora, par ailleurs P.-D.G. des éditions Grasset, lui a suggéré de la scinder en plusieurs volumes pour en faire une saga. Idée retenue par l'auteure. Le deuxième tome paraîtra en mars, et un troisième est envisagé... Preuve que, dans *Vernon*, il y a beaucoup de cette force pénétrante, de cette timidité devenue assurance, de cette féminité un peu mâle et un peu grunge, et de cette intelligence de haute définition : cette entité qui a choisi de s'appeler Despentès.

LE LIVRE

« Vernon n'était pas une flèche. Mais il avait du charme. Easy going, garçon facile à fréquenter. Trop peu de neurones en circulation pour se prendre la tête sur quoi que ce soit. » Il fut un temps où il avait du succès, ce disquaire indé qui parvint à survivre à la mort du vinyle et du CD. Mais il y parvenait car Alex Bleach, ancien élève devenu chanteur populaire, payait tout. Et quand la star est retrouvée morte dans sa baignoire, Vernon Subutex doit être hébergé par d'anciennes connaissances : l'occasion pour Despentès de composer des portraits réalistes et ciselés d'anciens enfants du rock (devenus trans, réac, ou bien rangés). Plus tard, Subutex sera à la ramasse et à la rue. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il est depuis le début suivi : il possède en effet un précieux enregistrement vidéo. C'est la face polar de ce récit urbain, où le lecteur retrouvera la Hyène, déjà vue dans *Apocalypse bébé*. Peinture générationnelle et récit d'un monde perdu (celui du vinyle), ce nouveau roman détonne par sa structure narrative et par son flow, remarquables.



Vernon Subutex, 1
par Virginie Despentès
400 p., Grasset, 19,90€